Au commencement étaient *les mots*. Pouvoir et magie du livre dans les récits autobiographiques

Am Anfang waren Die Wörter, Macht und Magie der Bücher in autobiographischen Schriften

Gilbert Ravy

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1917>

DOI : 10.4000/germanica.1917

ISSN : 2107-0784

Éditeur

Université de Lille

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 1997

Pagination : 15-29

ISBN : 9782098426320

ISSN : 0984-2632

Référence électronique

Gilbert Ravy, « Au commencement étaient *les mots*. Pouvoir et magie du livre dans les récits autobiographiques », *Germanica* [En ligne], 20 | 1997, mis en ligne le 19 septembre 2013, consulté le 06 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1917> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1917>

Ce document a été généré automatiquement le 6 octobre 2020.

© Tous droits réservés

Au commencement étaient *les mots*. Pouvoir et magie du livre dans les récits autobiographiques

*Am Anfang waren Die Wörter, Macht und Magie der Bücher in
autobiographischen Schriften*

Gilbert Ravy

- 1 Les autobiographies sont, pour la plupart, des bilans de vie dont l'objet, avoué ou implicite, est le récit de la construction d'une identité vue par le regard rétrospectif de celui qui, a posteriori, cherche à expliquer, organiser, rendre cohérente la masse informe des souvenirs et à donner un sens à son devenir. Assurément, un certain nombre d'autobiographes semblent vouloir déplacer cet accent. Leur propos serait moins, affirment-ils, de répondre à la question « qui suis-je », que de dire : « voici ce que j'ai vu ». Tendant vers les mémoires, ces autobiographies entendent porter de préférence le regard sur le monde qui a accompagné le moi dans son vécu. La réflexion sur l'époque, le témoignage sur l'histoire (*Die Welt von gestern* de Stefan Zweig ou *Auf dem falschen Dampfer* de Milo Dor), sur l'environnement social et intellectuel (*Streitbares Leben* de Max Brod) ou familial (*Blumen im Schnee* de Gregor von Rezzori) peuvent alors prendre le pas sur le développement d'une individualité, qui cependant, sous-jacent ou explicite, reste l'objectif toujours inhérent au récit du moi.
- 2 Parmi les multiples composantes de cette élaboration d'une identité, le récit d'enfance, passage logiquement obligé de la majorité des autobiographies, privilégie donc un certain nombre de thèmes reflétant le rapport aux différentes instances constitutives de la personnalité, et qui sont devenus les chapitres traditionnels de l'autobiographie : « mes souvenirs d'école », « mes premiers livres », « mes professeurs », « mes premiers contacts avec la mort » etc. Dans la mesure où l'autobiographe est, en quelque sorte par définition, un écrivain, la relation à l'écriture est nécessairement l'une des priorités du récit autobiographique. Dans ce domaine aussi et de la même façon qu'il « analyse » (au sens freudien du terme) le rapport psychique de l'enfant aux instances parentales, l'autobiographe part en quête de l'« origine » (au sens bernhardien cette fois) de son

moi-écrivain. Devenu homme de « lettres », l'auteur revient sur son passé pour le relire et le relier à son présent par un lien de causalité. Il semble vouloir dire : je suis au service du Verbe – et voici comment cela a commencé.

- 3 Plus que toute autre autobiographie, *La Langue sauvée* de Canetti est l'histoire d'une naissance au monde des livres et une entreprise destinée à expliquer par l'effet de quelles convergences l'écriture est devenue le foyer même d'une existence, quels privilèges et quels dangers ont présidé à cette absolue prééminence du livre dans une vie qui lui fut totalement consacrée. A ce titre du reste, tant par l'objet du récit que par sa perspective critique, l'autobiographie de Canetti doit être mise en regard de cet autre récit exemplaire de la littérature autobiographique moderne que sont *Les Mots* de Jean-Paul Sartre. Ce n'est certes pas un hasard si les titres donnés à ces deux œuvres sont annonceurs de cette même problématique : à la *Langue* de Canetti correspondent les *Mots* de Sartre, et tout lecteur du récit de Canetti sera tenté d'appliquer à son auteur ce qu'écrivait Sartre dans les premières pages des *Mots* : « J'ai commencé ma vie comme je la finirai sans doute : au milieu des livres. »
- 4 Chez l'enfant Elias Canetti, la fascination exercée par le signe écrit devance l'apprentissage même de la lecture. La lettre (« Buchstabe ») semble être dotée d'un véritable pouvoir magique pour celui qui ne sait pas encore en décrypter le mystère. L'un des premiers chapitres de *La Langue sauvée* porte le titre révélateur de « La langue magique ». Cette première appréhension magique du verbe est certes orale. Fasciné par la langue allemande dans laquelle se parlent ses parents lorsqu'ils souhaitent que l'enfant reste à l'écart de leur connivence, le jeune Elias répète en cachette les bribes de phrases saisies au passage mais qu'il ne comprend pas, comme des formules magiques susceptibles de lui donner accès à ce monde dont il est (encore) exclu. (Canetti, L.S., p. 39)
- 5 À cette forme d'incantation orale succède un égal envoûtement exercé par le signe écrit. Quand il voit son père lire le journal reçu quotidiennement de Vienne (la *Neue Freie Presse*) en un rite trahissant du reste une véritable vénération, l'enfant imite le geste de la lecture, bouge la tête au même rythme que le lecteur, pratique le geste incantatoire du monde imaginaire, jusqu'à ce que son père lui révèle le mystère du signe :

(il m'expliqua) qu'il s'agissait des lettres, toutes les petites lettres, là, et il tapota dessus avec l'index. Je les apprendrais bientôt moi-même, ajouta-t-il, éveillant en moi une curiosité insatiable pour les lettres. (L.S., p. 44)
- 6 Dans ce détail, considéré par l'auteur comme révélateur de la relation première au signe écrit, la similitude des expériences relatées par Canetti et par Sartre mérite à nouveau d'être soulignée. L'enfant Sartre des *Mots*, qui ne sait pas encore lire, mime lui aussi l'acte de la lecture et se laisse envoûter par le son des syllabes qu'il prononce, comme s'il voulait faire jaillir un sens de ces seuls signes magiques :

Là, perché sur un lit-cage, je fis semblant de lire : je suivais des yeux les lignes noires sans en sauter une seule et je me racontais une histoire à voix haute en prenant bien soin de prononcer toutes les syllabes. (*Les Mots*, p. 42)
- 7 Chez Canetti comme chez Sartre, l'appel du signe écrit précède le désir du sens. Les premières relations au monde livresque sont des « tentatives d'appropriation magique de ces objets fétiches »¹. La lettre devenue signe magique exerce sur le jeune Elias une emprise obsessionnelle : dans le souvenir de la hache qu'il brandit pour fendre la tête de sa cousine parce qu'elle détient déjà le pouvoir de lire et ne veut pas le lui livrer se

cristallise pour Canetti cette magie du signe écrit, sésame donnant accès au monde inconnu du savoir :

Elle ouvrit solennellement le cahier devant mes yeux. Il contenait des lettres écrites à l'encre bleue qui me fascinèrent plus que tout ce que j'avais pu voir jusqu'alors.
(L.S., p. 46)

Bien que l'expérience rapportée concerne déjà plus strictement le domaine des connaissances et non celui du premier accès au monde de l'écriture, c'est à une égale fascination exercée par les signes que dit avoir succombé Fritz Mauthner dans son autobiographie *Années de jeunesse à Prague*, attribuant à cette expérience une même valeur révélatrice d'avenir : alors âgé de 16 ans, le futur philosophe du langage tente de s'approprier tous les signes écrits, même ceux dont le sens lui échappe, comme s'il espérait déjà pénétrer par là dans l'univers des langues auquel il vouera sa vie. Le caractère boulimique de ces tentatives d'appropriation le conduit non seulement à acheter (ou à dérober à son frère) des grammaires anglaise, française, italienne, etc. mais aussi à emprunter à la bibliothèque royale de Prague un ouvrage d'égyptologie afin de s'exercer à écrire les hiéroglyphes et à « parler » en égyptien ancien, et même à essayer, toujours seul, d'apprendre le chinois.

- 8 Si la lettre est déjà investie du pouvoir mystérieux de donner accès à un monde qui semble fasciner a priori celui qui s'y adonnera, le livre hérite, après l'apprentissage de la lecture, d'un même pouvoir d'envoûtement. Loin de n'être qu'un moyen de connaissance, il est doté d'un véritable statut religieux, des attributs sacrés de l'objet cultuel. Sur ce point encore, Canetti nous apporte le témoignage le plus probant de cette fascination exercée par le livre-objet. « Quiconque avait écrit un livre était une sorte de dieu à mes yeux », avoue Canetti (p. 341), écho, une fois encore, de ce que constatait Sartre après avoir eu la révélation des livres : « J'avais trouvé ma religion : rien ne me parut plus important qu'un livre. La bibliothèque, j'y voyais un temple. » (p. 51)
- 9 Dans le récit qu'il consacre à son enfance, Canetti montre que, dès cette époque, toute son existence gravite autour du livre érigé en référence suprême. Le moment qu'il estime avoir été décisif pour sa vie entière est celui où il prend possession de son premier livre (p. 59). L'exaltation suscitée par la lecture revêt parfois un caractère si paroxystique que son père est obligé « de le calmer ». Rien ne doit plus rompre désormais pour lui ce lien qui le rattache définitivement et en permanence aux livres comme à la seule source de vie. Son unique inquiétude est de voir s'épuiser un jour les réserves de livres disponibles dans le monde. La bibliomanie prend possession de l'être, de son présent et de son avenir, devient une dépendance comparable à celle du toxicomane. Cette angoisse ne s'apaise que dans la librairie, où la vue de tous les livres le rassure :

Si tant est que l'avenir m'inspirât alors quelque préoccupation, ce ne fut jamais qu'une préoccupation en rapport avec le nombre de livres qui me restaient à lire.
Que se passerait-il quand je les aurais tous lus ? (p. 235)
- 10 Conséquence logique de cette prépondérance absolue du monde livresque dans l'existence du jeune Elias, c'est sur les livres que s'opère le phénomène de fixation affective des relations au père et à la mère. Les premiers livres qu'il possède sont ceux que son père lui a offerts à Manchester. Après la mort de celui-ci (Elias est alors âgé de 6 ans), l'activité par laquelle l'enfant retrouve le souvenir du père disparu est la lecture de ces livres, qu'il lit et relit avec une attention obsessionnelle, tenant un compte exact du nombre de fois qu'il a relu chacun d'entre eux, « certains plus de quarante fois »

(p. 120). Peu après, ces livres anglais porteurs de l'image du père sont supplantés par les « nouveaux » livres, les drames de Schiller et de Shakespeare lus avec la mère, avec laquelle s'instaure désormais une nouvelle relation qui se cristallise, cette fois encore, dans les livres, avec une intensité dont l'auteur garde le seul souvenir « maternel », au-delà même du sens des lectures :

Je ne crois pas que je comprenais, à l'époque, les pièces que nous lisions ensemble. Certes, beaucoup de choses se gravèrent en moi, mais ma mère demeura, dans mon souvenir, l'unique personnage d'une pièce unique que nous jouions ensemble.
(p. 122)

- 11 Pour une large part, la relation du jeune Elias à sa mère est désormais médiatisée dans la relation aux livres. Lorsqu'elle frappe d'interdit la lecture de certains livres qu'elle estime ne pas convenir à l'adolescent, ce dernier, loin d'enfreindre l'interdit, les considère comme des livres-tabous auxquels est vouée une vénération liée au mystère d'un objet rituel (p. 231). Peu à peu, le livre occupe tout l'espace existentiel et c'est sur les traces de ce cheminement que l'autobiographe Canetti est en quête de lui-même.
- 12 Guidé quotidiennement dans ses lectures par un mentor maternel exigeant et orgueilleux, Elias développe une bibliomanie qui, comme c'est aussi le cas pour Jean-Paul Sartre, est celle d'un « héritier » dilapidant la culture livresque qui lui est ainsi léguée. Il se l'approprie sans vergogne et, à cette date, sans percevoir les dangers sur lesquels seront construites beaucoup plus tard ces autobiographies que leurs auteurs placeront, volontairement ou non, sous le signe du compte à régler avec les « mots ».
- 13 Plus étonnante cependant, plus énigmatique même parfois est la fascination dont le livre est l'objet lorsqu'il faut, pour accéder à lui, non pas suivre le chemin tracé par les guides de la culture héritée, mais surmonter au contraire tous les obstacles de l'hostilité, du mépris et de l'inaccessibilité matérielle, sociale et culturelle, lorsque le livre n'est pas reçu mais doit être conquis au prix du sacrifice. Quelle force porte ainsi vers l'écriture et ses livres ceux que rien ne prédisposait à cela ? Rares sont les autobiographes qui cherchent à l'expliquer, mais beaucoup en dressent le constat reconnaissant. Les autobiographies d'Adelheid Popp *Enfance d'une ouvrière* et d'Alfons Petzold *La vie âpre* peuvent en servir d'exemples paradigmatiques.
- 14 Enfant d'une famille ouvrière de la fin du XIX^e siècle, Adelheid Popp rapporte dans son autobiographie les souvenirs d'une jeune prolétaire placée en apprentissage à l'âge de dix ans pour aider sa famille de cinq enfants prématurément privée de père. Sur cette enfant ouvrière accablée par le travail, la lecture exerce son irrésistible fascination, à laquelle l'auteur n'apporte aucune explication rationnelle. Pour y avoir accès, l'adolescente se prive d'une partie de sa maigre nourriture. Loin de répondre aux critères culturels d'une autorité intellectuelle, qui président aux lectures de Canetti l'acculturé, la quête du livre, devenue pourtant aussi la priorité intérieure absolue, répond d'abord à un critère économique. Est bon à lire tout ce qui est bon marché :
Je lisais sans choisir, tout ce qui me tombait sous la main, ce que me prêtaient des amis [...], ce que je pouvais trouver dans la boutique d'un bouquiniste de banlieue, et que j'empruntais pour une somme de deux kreutzers économisés sur ma nourriture. (Popp, J.O., p. 39)
- 15 De la même façon, l'accès à la lecture est pour Alfons Petzold une course à plusieurs obstacles. Lui aussi enfant d'une famille prolétaire vivant dans la Vienne de la fin du XIX^e siècle, contraint par la misère à exercer les travaux les plus épuisants et les plus dégradants, il témoigne, dans son autobiographie, d'un égal acharnement à conquérir le livre sur l'adversité. Dès l'enfance, la lecture est une lutte menée contre l'hostilité du

père envers ce passe-temps stupide : quand le père rentre à la maison, il faut cacher « tout ce qui est imprimé », et il n'est pas rare qu'il fasse « chauffer le poêle avec les livres ». Plus tard, à l'âge de l'adolescence, Petzold harcèle sa mère pour qu'elle s'inscrive à une bibliothèque populaire de faubourg ouvrier et lui permette ainsi d'emprunter à son nom les livres qu'il va chercher comme s'il obéissait à une attraction magnétique :

Même quand il tombait une pluie torrentielle, quand le champ de manœuvre était transformé en un marécage bourbeux, je faisais ce long trajet aller et retour en courant, me délectant à l'avance de toutes les nouveautés que je n'avais encore jamais entendues et que j'allais découvrir dans ces livres. (Petzold, VA., p. 43)

- 16 Ouvrier rivé à sa machine, contraint d'effectuer des milliers de fois le même geste mécanique, Petzold cache sous son tablier de cuir un livre qu'il lit à la dérobee, pour échapper à l'aliénation complète. Sans aucune ressource, déjà atteint des premiers symptômes de la tuberculose, il doit revendre pour se nourrir les petits livres jaunes de la collection *Reclam* qu'il a achetés au prix de privations et qui étaient sa seule évasion.
- 17 Pour Adelheid Popp comme pour Alfons Petzold, le livre se situe au point de croisement de la vie et de la survie. De lui dépend non pas seulement l'existence spirituelle mais l'existence purement matérielle, puisqu'il est bien souvent le seul fil qui sauve l'individu de sa perdition. Ainsi s'expliquent les termes empreints d'emphase, mais aussi d'infinie reconnaissance, avec lesquels ces autobiographes retracent généralement l'aventure de leur rapport aux livres. En même temps, ceux-ci remplissent bien évidemment les fonctions qui leur sont toujours inhérentes, en premier lieu leur fonction émancipatrice, qui explique du reste pour une large part la place qui leur est accordée dans les récits d'enfance. Dans l'élaboration d'une identité, retracée par la majorité des autobiographies, ce qui a si fondamentalement contribué à marquer des clivages dans l'évolution individuelle et dans le processus d'émancipation qui lui est nécessaire, est plus qu'un souvenir anecdotique ou l'objet d'un chapitre conventionnel. Le moi de l'autobiographe y recherche ses composantes, l'auteur veut y déceler la force dynamique qui l'a arraché au pouvoir des entraves à son développement autonome.
- 18 Ce phénomène d'émancipation sociale et intellectuelle par le livre est, là encore, particulièrement remarquable dans les souvenirs d'Adelheid Popp. Au hasard des lectures dictées par le critère du « choix économique » succède, chez la jeune ouvrière, la quête de toute écriture correspondant à son intérêt naissant pour l'événement politique. Mais la nature non préétablie, non guidée du rapport à la lecture place l'émancipation acquise grâce à elle dans une perspective dialectique d'identification et de rejet assumés par la seule individualité en formation. L'émancipation doit s'effectuer à la fois par et contre la lecture nécessairement anarchique. Adelheid Popp, adolescente encore et déjà apprentie en usine, lit un journal catholique conservateur dont elle adopte les positions, traverse une période antisémite, dévore des livres sur la destinée des têtes couronnées des dynasties européennes, mais absorbe aussi l'histoire de la Révolution française, et celle de la Révolution de 1848 à Vienne. Elle doit trouver seule sa voie entre ces pôles. L'histoire de ses lectures est l'histoire d'un cheminement nécessairement confus. Par la suite, le livre devient l'instrument d'émancipation mis au service d'un engagement social. Le besoin d'assimilation d'un savoir revêt une forme non moins boulimique, car la lecture est désormais perçue comme étant le seul accès au levier d'une action future encore mal pressentie :

Le «Neue Zeit» devint ma lecture, je lus toutes les années dont disposait la bibliothèque. Mais je voulais me «cultiver» de façon approfondie et je fis venir aussi des livres qui n'étaient pas socialistes. J'absorbai ainsi neuf volumes de l'Histoire mondiale, et j'étudiai même le «Livre des inventions». (J.O., p. 78)

- 19 L'autobiographie d'Adelheid Popp, comme du reste celle d'Alfons Petzold, place donc le phénomène de l'émancipation par la lecture dans la perspective plus large de l'autodidacte. Bien que très différent dans ses prémisses, le récit de Fritz Mauthner *Années de jeunesse à Prague* rejoint cette même problématique.
- 20 Écrite au premier chef, selon les propos introductifs de son auteur, pour fustiger l'institution de transmission livres que du savoir que sont les écoles successives qu'il fréquenta à Prague dans les années soixante du XIX^e siècle, et qui n'eurent à ses yeux d'autre résultat que d'entraver ses capacités intellectuelles, l'autobiographie de Mauthner est, au-delà de ce réquisitoire au demeurant peu original quant à son thème, une tentative de justification d'un devenir individuel par la quête autodidacte du savoir. La «Lesewut» dont il fait état est d'abord pour lui un phénomène compensatoire opposé au néant intellectuel de l'école. Mauthner ne se lasse pas de répéter que l'absence de tout mentor intellectuel fut un handicap dont il revendique cependant, *a posteriori*, la valeur positive. Atteint de cette passion de la lecture, le jeune Mauthner lit sans conseil, sans discernement, au hasard des livres trouvés chez le petit bouquiniste du quartier juif où il se rend tous les dimanches : «livres les plus divers, romans écornés, ouvrages scientifiques, souvent incomplets, parfois dépareillés, achetés pour quelques kreutzers» (Mauthner A.J.P., p. 60)
- 21 Or c'est précisément dans cet éclectisme dicté par le hasard et la nécessité économique que Mauthner veut voir la source de l'ouverture d'esprit et de la culture atypique qui le caractérisent et qui suscitent autour de lui, à l'école et dans la famille, une hostilité qui l'incite à n'assouvir qu'en cachette cette passion hors norme. Le projet autobiographique de l'auteur apparaît à l'évidence à travers ce rapport avoué à la lecture : s'il dénonce la stupidité et la nocivité de l'école et des maîtres (!) qu'il connut à Prague, c'est pour mieux valoriser une culture autodidacte acquise sous l'influence d'un appétit de connaissances purement individuel, qui trouve dans les lectures hétéroclites de l'adolescent les raisons profondes de la vocation ultérieure de l'adulte. Devenu philosophe du langage, mais resté un écrivain visiblement frustré qui refoule difficilement son échec dans l'écriture littéraire, il entend réhabiliter dans son autobiographie ce «choix», en accusant des institutions incultes d'hostilité envers son jardin secret, la fascination pour les livres, pour les signes, pour les langues.
- 22 C'est également dans un processus d'émancipation à l'égard des institutions (famille, école) que s'inscrit la relation aux livres relatée par Peter Weiss dans le premier volume de son autobiographie *Abschied von den Eltern*. A la «fausse réalité» de l'existence dans laquelle veulent l'insérer les autorités parentales et scolaires, Peter Weiss oppose la seule «vraie réalité», celle des livres, seule source de vie, à laquelle il doit sa seconde naissance. Le rapport aux livres n'est pas ici celui de la soif du savoir mais celui de la révélation de soi, de l'ouverture au monde d'un être jusqu'alors fermé sur lui-même. Il trouve dans les livres la révélation de ses aspirations, de ses désirs avoués ou cachés. Les livres sont les vecteurs d'une libération du moi, les déclencheurs de la trajectoire existentielle. Dotés du pouvoir magique d'insuffler la vie, ils ne sont ni évasion, ni substitut du réel mais force vitale avec laquelle s'instaure une relation d'exigences

réciroques, une relation véritablement « humaine ». Le moi exige du livre qu'il se donne, qu'il s'adresse à lui directement, avec la force d'une véracité absolue :

C'est dans les livres que je trouvais la vie que l'école m'avait cachée. Dans les livres se révélait une autre réalité que celle dans laquelle mes parents et mes professeurs voulaient me contraindre à entrer. Les voix des livres exigeaient ma participation, les voix des livres exigeaient que je m'ouvre et réfléchisse sur moi-même. [...] Au cours des années, le dialogue que je cherchais à établir avec les livres se fit plus ferme, plus impératif, prit une forme de plus en plus personnelle. Tous les stades de mon évolution eurent leurs livres. [...] Il y avait quelque chose de magique dans ces titres, ils me touchaient au plus profond de moi. (Weiss, A.E., p. 59-61)

- 23 Le phénomène d'identification aux livres est total. Ses révoltes d'enfant, ses vengeances inassouvies, c'est à travers les héros de ses livres que les vit Peter Weiss. Le choix du livre n'est ici ni économique, ni culturel. Le seul critère est celui de cette identification affective. Le livre est pour Peter Weiss l'agent de l'émancipation par la recherche d'une vérité extérieure qui réponde aux désirs conscients ou inconscients de l'être dont il libère l'énergie.
- 24 Que l'émancipation par la lecture emprunte les voies de l'identification, c'est aussi ce que veut montrer Franz Innerhofer dans *Schattseite*, deuxième volume de la trilogie autobiographique dont le premier volume, consacré à la petite enfance, est intitulé *Schöne Tage*. Apprenti dans un atelier de forgeron, le « personnage » autobiographique ne découvre le livre qu'à l'âge de quinze ans, guidé par la femme de son patron qui a remarqué son intelligence et craint de la voir rester à l'état inculte. C'est ici en un double mouvement que s'effectue l'émancipation par le livre. Dans un premier temps, le lecteur novice n'a d'autre exigence envers ses livres que l'expérience commune et banale d'une évasion susceptible de l'arracher à son existence médiocre d'humiliation, d'être inférieur, de ce qu'il appelle son « servage ». C'est par la confrontation avec un monde radicalement opposé au sien que s'est effectuée pour Innerhofer la prise de conscience émancipatrice. Le « serf » lit donc avec avidité le récit de l'enfance de Napoléon, la description de la vie de cour, tout ce qui est aux antipodes de sa propre situation. Il puise dans cette opposition même le désir d'être autre (p. 90).
- 25 Le second temps de l'émancipation par le livre est le dépassement de cette simple identification. Désormais, les héros de l'Histoire ont perdu leur pouvoir. Les livres ont arraché l'individu à l'emprise paralysante de la réalité, ils ont fait leur œuvre, mais l'action de l'un sur l'autre est ici à sens unique, le lecteur « possède » les livres qui ne lui donnent rien. Ils n'auront été que les déclencheurs d'un processus qui doit être achevé par le moi seul :

Je m'intéressais à la littérature, mais la littérature que je lisais se souciait de moi comme d'une guigne. J'aimais les livres parce qu'ils étaient si inoffensifs. Je pouvais ouvrir, fermer, mettre de côté, jeter un livre, mais ma prison était toujours là. Je pouvais dire à d'autres que je faisais des progrès, mais le pas suivant, c'était à moi de le faire. Cela, aucun livre ne me le montrait. (Innerhofer, *Schattseite* p. 208)
- 26 Indirectement, l'autobiographie de Franz Innerhofer pose par là l'un des problèmes fondamentaux du rapport aux livres, présent ou sous-jacent dans la grande majorité des récits autobiographiques d'écrivains : l'ambiguïté qui s'instaure, par le biais du pouvoir exercé par le livre, dans la relation au réel. Livre-évasion, livre-refuge, la lecture a de toute évidence pour fonction première d'aider à surmonter les difficultés de l'existence, qu'elles soient matérielles ou psychiques. Adelheid Popp, future

syndicaliste et écrivain au service des causes sociales ouvrières, s'évadait dans le monde des livres pour ne pas voir sa propre misère et celle des autres :

Je vivais comme dans un vertige [...] j'étais arrachée à la réalité et je m'identifiais aux héroïnes de mes livres. [...] Je vivais constamment en pensée dans un autre monde, je ne voyais rien de la misère qui m'entourait et je n'éprouvais pas non plus ma propre misère. (Popp, J.O., p. 39)

- 27 Le livre est une fuite. Il procure l'illusion, le rêve. Ecrivant le récit de sa jeunesse à la lumière de son engagement futur, Adelheid Popp ne peut qu'éprouver ainsi cette emprise de la lecture encore totalement dominée par l'identification narcissique. Le livre est considéré a posteriori comme un obstacle à la perception de la réalité, un obstacle à l'action. Il nourrit l'attente passive, non l'engagement, il émancipe et cependant détourne du monde. Alfons Petzold dresse un même constat, sans que l'accusation soit formulée aussi nettement. Plongé dans sa lecture à la fenêtre de son logement misérable, le jeune Petzold « voit » la réalité se transformer sous ses yeux, le jardin minuscule devenir forêt vierge, désert, montagnes et vastes océans. Eprouvée comme un réconfort, sinon une possibilité de survie, la métamorphose du réel opérée par la lecture recèle pourtant en elle le danger de l'artifice. Le livre-évasion aide à surmonter les agressions du monde extérieur, mais il vient aussi s'interposer entre le moi et le monde dont il devient le substitut.
- 28 Cette ambiguïté du pouvoir que détient le livre à l'égard de celui qui succombe à son emprise hante une grande majorité des autobiographies de ceux qui lui doivent leur émancipation et leur existence d'écrivain. Déjà, dans les *Confessions*, l'œuvre en quelque sorte fondatrice de la littérature autobiographique moderne, Jean-Jacques Rousseau ne se contente pas d'évoquer ses « premières lectures » de façon anecdotique. D'emblée, il pose le problème de la distorsion que créent ses lectures dans la perception du monde et la relation du moi au réel. A chaque type de lecture correspond, dit Jean-Jacques Rousseau, une nouvelle déformation de la vision du monde, et l'écart ne fait que s'accroître entre l'imaginaire et le vécu. Comme le constate Philippe Lejeune à propos des *Confessions* : « chaque lecture donne à l'enfant une idée du monde (romanesque, héroïque) qui est sans rapport avec la vie réelle, et fera de lui un désadapté »².
- 29 Rousseau marque là le point de départ d'une mise en question de la culture livresque, qui ne fera que s'accroître au cours des deux siècles à venir. Bien avant la génération dite « fin de siècle » qui, un peu plus d'un siècle plus tard, affirmera avoir perdu l'« immédiateté du vécu » sous le poids de la culture, ne plus penser qu'en « réminiscences littéraires » (Hofmannsthal, *Prosa I*, p. 93) et succomber aux « vampires » du passé qui « sucent le sang de la vraie vie » (*ibid.*, p. 147), Rousseau laisse percevoir le danger de ce monde artificiel qui, anticipant sur l'expérience du vécu, altère définitivement la relation au monde :

Nous lisions tour à tour sans relâche et passions les nuits à cette occupation [...] En peu de temps j'acquis, par cette dangereuse méthode, non seulement une extrême facilité à lire et à m'entendre, mais une intelligence unique à mon âge sur les passions. Je n'avais aucune idée des choses, que tous les sentiments m'étaient déjà connus. Je n'avais rien conçu, j'avais tout senti. Ces émotions [...] me donnèrent de la vie humaine des notions bizarres et romanesques, dont l'expérience et la réflexion n'ont jamais bien pu me guérir, (p. 8)

La passion des livres, dont tant d'autobiographies portent témoignage, n'a d'égale que l'ardeur iconoclaste avec laquelle leurs auteurs s'acharnent à dénoncer les maléfices qu'ils recèlent. S'il aide à dominer l'existence, s'il procure le savoir, le livre est aussi une pernicieuse anticipation de la connaissance, une illusion de suprématie venant

s'interposer entre le moi et le monde. Le livre ouvre à la vie, il est porteur de vie, il révèle dans sa médieté ce que la réalité ne livre pas d'emblée, et cependant il implique aussi le risque de fermeture au monde et d'aliénation. Souvent divinisé par ceux qui succombent à son culte, il frappe de malédiction ceux qui s'aperçoivent (parfois trop tard) qu'ils ont simplement vécu hors du réel. Telle est l'ambiguïté quelque peu faustienne de la bibliomanie avouée dans nombre d'autobiographies. Le terrible réquisitoire maternel sur lequel s'achève *La langue sauvée* de Canetti n'est que l'expression de cette prise de conscience revécue par l'écrivain tourmenté par l'idée d'une *culture* livresque devenue *culte* du livre. Les sentences cinglantes assénées par la mère d'Elias, dans le dernier chapitre de *La langue sauvée* intitulé de façon symptomatique « Le paradis perdu », ont le caractère radical, péremptoire et intransigeant de ce « personnage » qu'est la mère de Canetti, mais elles sont aussi l'aveu d'une douloureuse mise en question personnelle :

- Tu n'es rien du tout. Mais grâce aux livres que tu lis [...] tu peux te donner l'illusion d'être quelque chose.
- Les livres que tu lis, d'autres les ont écrits pour toi.
- Tu ne sais rien, tu n'as fait que lire.
- Une seule chose te tracasse, c'est d'avoir toujours quelque chose à lire.
- Tu penses qu'il suffit de lire pour savoir comment c'est. (Canetti L.S., p. 402 ff.)

- 30 Lorsqu'il recompose cette scène, Canetti tente bien de se disculper, de reporter l'accusation sur l'origine maternelle de cette vie par livre interposé, à laquelle il a été systématiquement éduqué, il ne peut que dresser le constat de sa « soumission au pouvoir des lettres et des mots ». Les dangers démasqués dans ces pages de l'autobiographie de Canetti, condensés dans le reproche ultime de « parasite », sont ceux dont se nourrira pour une large part le roman d'une « tête sans monde » et du « monde dans la tête », *Die Blendung*.
- 31 Rares sont les autobiographies d'écrivains dans lesquelles n'apparaît pas cette problématique fondamentale du rapport à la vie. Le livre, source de tout savoir mais non de toute expérience, composante fondamentale de l'édification du moi, révèle avec le temps à celui qui s'est adonné à son culte l'envers des faveurs qu'il octroie. L'appréhension magique du monde dans les livres manifeste tôt ou tard ses manques. Le lieu privilégié de ce règlement de compte avec soi-même et avec les mots auxquels s'est vouée une vie est le récit autobiographique dans lequel le rapport au livre dépasse généralement de très loin l'anecdote et le seul souvenir, pour être une réflexion sur l'existence même de l'écrivain et le sens de son action.

BIBLIOGRAPHIE

Elias CANETTI : *Die gerettete Zunge*, Fischer Taschenbuch Verlag, FfM 1994. Traduction française citée : Albin Michel, Le livre de poche, Paris, 1990 (citée L.S.)

Franz INNERHOFER : *Schattseite*, Residenz Verlag, Salzburg, 1975.

Fritz MAUTHNER : *Prager Jugendjahre*, S. Fischer Verlag, FfM 1969.

Adelheid POPP : *Jugend einer Arbeiterin*, Dietz Verlag, Bonn, 1991.

Alfons PETZOLD : *Das rauhe Leben*, Verlag Styria, Graz, Traduction française citée : Publications de l'Université de Rouen, Mont-Saint-Aignan, 1995 (citée VA.)

Jean-Jacques ROUSSEAU : *Les Confessions*, Editions Garnier, Paris, 1964.

Jean-Paul SARTRE : *Les Mots*, Gallimard, Collection Folio, Paris, 1964.

Peter WEISS : *Abschied von den Eltern*, Edition Suhrkamp, FfM, 1961.

NOTES

1. – Claude Burgelin, *Les Mots de Jean-Paul Sartre*, Paris, Gallimard, 1994, coll. Foliothèque, p. 80.
2. – Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil 1975, p. 106.

RÉSUMÉS

Cet article se propose d'étudier, à partir de quelques exemples d'écrits autobiographiques, la fascination exercée par la langue, le signe, le livre sur l'autobiographe destiné à devenir, par définition, écrivain, et qui voit a posteriori dans le rapport à l'écrit et aux livres l'un des éléments constitutifs de son identité intellectuelle. Le rapport à la langue devenue « magie », puis au livre devenu objet d'une véritable « bibliomanie », est illustré en particulier par *La Langue sauvée* de Canetti, qu'il faut mettre sur ce point en parallèle avec *Les Mots* de Sartre. Une autre facette de la fascination du livre est apportée par les autobiographies d'auteurs qui lui doivent non seulement leur émancipation intellectuelle et sociale, mais leur survie matérielle (A. Petzold, A. Popp). Le livre est là objet d'une conquête sur l'adversité et l'hostilité et non objet culturel reçu en héritage, il induit l'acte futur d'engagement social et non la tentation du repli. L'autre aspect de la relation aux livres est celui de la culture autodidacte, alternative salvatrice opposée aux instances défaillantes que sont la famille, l'apprentissage (F. Innerhofer) ou l'école (F. Mauthner), mais parfois aussi simple phase émancipatrice destinée à être dépassée pour accéder à la véritable autonomie (P. Weiss). La grande majorité des autobiographies abordant ce thème posent cependant surtout la question fondamentale qui est liée à la relation de l'écrivain au livre dans son devenir : l'ambivalence qui fait du livre le facteur de l'émancipation intellectuelle et ouvre les portes du monde, mais représente aussi un danger d'anticipation du réel, une menace d'absorption de l'individu par identification aux fictions, obstacle à la constitution du moi.

Am Beispiel einiger Autobiographien soll gezeigt werden, wie die Beziehung zur Sprache (zum Sprachzeichen, zum Buch, zur Lektüre) bei dem späteren Schriftsteller, der über das eigene Werden reflektiert, als ein wesentlicher Bestandteil der sich bildenden Identität dargestellt wird. Bei einigen Autoren entwickelt sich die Beziehung zur Sprache schon in der frühen Kindheit zu einem regelrechten Bann, zu einer Sprachmagie, die den Schlüssel zur Welt liefern soll. Diese magische Funktion der Sprache übernehmen später die Bücher und das Lesen, das als «Bibliomanie» zu einer geistigen Gefahr werden kann. Betont wird dieser Aspekt insbesondere in Elias Canettis Autobiographie *Die gerettete Zunge*, die in dieser Hinsicht mit J.-P. Sartres *Die Wörter* weitgehend verwandt ist.

Eine andere Form der Faszination durch die Sprache und das Buch findet sich in den autobiographischen Werken von Arbeiterdichtern, die den Büchern ihre geistige und soziale Emanzipation verdanken (Alfons Petzold, Adelheid Popp, Franz Innerhofer). Solchen Dichtern bedeuten die Bücher nicht nur Rettung aus der materiellen und geistigen Not, sondern auch einzige Überlebenschance. Eine wesentliche Rolle spielt ebenfalls das Autodidaktische in der Beziehung zu den Büchern, die dem sich konstituierenden Wesen die einzige Alternative zur versagenden Erziehung durch die sozialen Instanzen, Familie und Schule, darstellen (F. Mauthner). Das Buch wird dann als «wahres» Leben im Gegensatz zu einem «toten» Leben gepriesen und eine Zeit lang als unabdingbares Emanzipationsmittel betrachtet, das aber bald wieder als ein Hindernis auf dem Weg zur Selbstfindung überwunden und verworfen werden soll (P. Weiss).

Das immer wiederkehrende Thema der «Sprachmagie» bzw. «Lesewut» zahlreicher Autobiographien verweist vor allem auf die grundlegende Ambivalenz der Beziehung zu den Büchern, wie sie von den meisten Autoren und späteren Dichtern wahrgenommen wird: daß sie nämlich Flucht, Evasion, Rettung, Emanzipation bedeutet, zugleich aber auch die Gefahr in sich birgt, daß das Fiktive dem Realen vorangestellt wird, daß die das Erlebnis und die Wirklichkeit antizipierenden Bücher das «wahre» Leben versäumen lassen.

AUTEUR

GILBERT RAVY

Université de Rouen